

LA NOTION D'ÉCRITURE DANS LES PARLERS BERBÈRES

Communication du 16 mai 1975 au congrès de l'Institutum Canarium, Hallein.

1.1. L'objet de cette note est d'attirer l'attention sur une apparente discordance entre les faits culturels et les données linguistiques. On sait que les habitants de l'Afrique du Nord ont connu et pratiqué, dans l'Antiquité, une écriture distincte de celle des occupants phéniciens, grecs ou latins. Avec des variantes alphabétiques, cette écriture apparaît sur les nombreuses stèles, dites libyques, que l'on rencontre de la côte atlantique à la Libye et dont la langue à peine connue est considérée, non sans de sérieuses raisons, comme un état ancien du berbère¹). La même écriture a servi à la rédaction d'inscriptions rupestres que l'on observe en de multiples points du Sahara, de l'Afrique du Nord ou des Iles Canaries et dont la datation fait presque toujours difficulté. Ce qui est sûr en tout cas, c'est que cette façon d'écrire a été partout abandonnée, sauf chez les Touaregs. Ces derniers connaissent et emploient, avec des variations locales, les lettres qu'ils appellent *tifinağ* (fém. pl. de *tafinaq*), d'un nom qu'on rapproche parfois du latin *punica*, bien que ces caractères ne se rattachent pas, ou pas directement, à l'alphabet punique. Partout ailleurs, les populations berbérophones s'abstiennent d'écrire dans leur propre langue ou bien, si elles le font, se servent des alphabets arabe ou latin. La tentative actuellement faite par certains Kabyles pour lancer un alphabet inspiré des *tifinağ* s'explique par un retour volontaire à une tradition qui, en fait, était interrompue depuis des siècles.

1.2. Si les Berbères, à l'exception des Touaregs, ont ainsi perdu leur écriture, ils ont par contre conservé, dans la plupart des dialectes, un verbe signifiant "écrire". Les diverses formes de ce verbe ont déjà retenu l'attention de berbérissants²) et il suffira d'en rappeler ici quelques-unes (à l'impératif): Maroc du sud *ara*, Maroc central *uru* (Aït Izdeg), *aru* (Aït Youssi), Rif *ari*, Kabylie *aru*, Mzab et Ouargla *ari*, Dj. Nefousa *ari*, Ghadamès³) *ūrəb*, etc. On n'a pas manqué de citer aussi les noms *tara* "rayas en tablas, pared o piedras", *tarha* "marque pour les souvenirs", etc. signalés par différentes sources⁴) dans l'ancienne langue des Iles Canaries. L'unité du lexème apparaît clairement en dépit des traitements morphologiques divers qu'il a subis. J. B. Chabot et F. Beguinot⁵) ont proposé d'en reconnaître la racine dans une inscription libyque de Dougga (Tunisie) qui donne les mots *t2t2rb* et *t2rbt3n*, hypothèse qui trouve quelque appui dans la forme prise par le verbe à Ghadamès⁶). Quoi qu'il en soit, l'accord de tant de parlers éloignés les uns des autres et typologiquement distincts garantit son appartenance au fonds ancien de la langue. Il est du reste souvent accompagné d'une famille de termes divers, verbes dérivés comme *əmmirəb* "être écrit", *sirəb* "être délégué pour signer le contrat de mariage", à Ghadamès, et surtout noms verbaux, comme *tiRa* (f. pl.) „écriture, caractères d'écriture", dans le Maroc du sud et chez les Aït Youssi, ou *tira*, *turin*, etc., en kabyle. On se trouve donc en présence de mots anciens et solidement implantés, qui se maintiennent

malgré la forte pression exercée par l'arabe sur le vocabulaire de la vie intellectuelle et religieuse. En kabyle, il est vrai, la présence de *aru* n'a pas empêché l'adoption de *əḳtəb*, tiré de l'arabe, et il serait intéressant de rechercher si chacun des deux verbes ne tend pas à se spécialiser dans une partie du champ sémantique; mais si l'on consulte les textes publiés par M. A. Picard⁷⁾, on n'y découvre aucun exemple de l'emprunt, sur plus de 150 pages, contre quatre exemples de *aru* (dont l'un au sens d'"écrire, fixer la destinée", en parlant de Dieu).

Un seul dialecte se montre moins conservateur que les autres sur ce point. Le touareg, où les emprunts à l'arabe sont pourtant moins nombreux qu'ailleurs, a perdu le verbe berbère et rend la notion d'"écrire" par l'emprunt *əktəb*⁸⁾. De l'autre famille de mots, seul subsiste ici le nom *tīrot* (Ahaggar *terəwt*) "lettre (missive)", rapproché depuis longtemps et avec raison, semble-t-il, du kabyle *aru* et de ses variantes⁹⁾. C'est ici qu'éclate la discordance annoncée: les Berbères qui ont gardé l'usage de la vieille écriture n'ont plus le verbe "écrire", tandis que ceux qui emploient encore le verbe ont oublié l'écriture. E. Laoust¹⁰⁾ avait déjà noté cette bizarrerie, mais sans y insister, parce qu'il était surtout attentif au maintien du nom *terəwt*. La disparition du verbe mérite pourtant réflexion.

2.1. On pourrait d'abord chercher une explication purement linguistique et invoquer, comme le fit jadis Gilliéron dans le domaine français, un conflit d'homonymes ou de paronymes. Le touareg possède en effet trois verbes qui, par la forme, sont très proches de celui qui est ici en cause: *ärū* "vouloir", *arəw* "enfanter" et *aru* "ouvrir" (Ahaggar *är*, *arəw*, *ar*). Dans d'autres dialectes, c'est le verbe signifiant "ouvrir" qui a été éliminé: ainsi en chleuh, où seul survit le nom d'instrument *tasarut* "clé", tandis que le verbe *ara* "écrire" reste usité; la situation se trouve donc inversée par rapport à celle du touareg, qui conserve le nom *terəwt* "lettre" sans son verbe, mais qui emploie *aru* "ouvrir".

De telles considérations ne sont pas à négliger, mais elles ne suffisent pas. On sait bien que les langues s'accommodent même de l'homonymie parfaite et qu'elles n'éliminent pas nécessairement tout mot qui ressemble à un autre. Quelques parlers berbères montrent du reste que les deux verbes "écrire" et "ouvrir" peuvent coexister: on dit dans le Djebel Nefousa *ari* et *ar*, à Ghadamès *urəb* et *ar*. Le risque de confusion ne joue donc pas ici un rôle décisif.

2.2. La situation décrite en touareg doit être expliquée, à mon avis, par la technique même de l'écriture. Avec ses caractères simples, inspirés des figures les plus élémentaires de la géométrie, l'écriture libyco-berbère est essentiellement le fait de graveurs, travaillant sur des supports qui résistent à l'outil: parois rocheuses, stèles, bracelets de serpentine ou bijoux d'argent, terre cuite, bois. Dans le meilleur des cas on peignait sur étoffe. L'histoire des billets écrits sur papier reste à faire, mais leur usage, de toute façon limité, est probablement assez récent¹¹⁾. Il est significatif que cette écriture n'ait jamais développé de cursive, se contentant de la ligature qui peut réunir deux ou trois caractères en un signe unique. C'est une graphie qui reste proche d'origines où la magie de l'écrit n'exigeait du lecteur – s'il y en avait un – que la reconnaissance de formules rituelles, et non le déchiffrement des combinaisons que la langue peut multiplier à l'infini. Aujourd'hui même, elle fonctionne plus facile-

ment comme un aide-mémoire, permettant de capter une information plus ou moins attendue, que comme porteuse d'un message véritablement imprévu, dont la lecture s'avère toujours assez laborieuse. Rappelons ici les traductions données par les sources pour les noms canariens *tara*, *tarha*, cités plus haut: non pas "écriture", mais „señal para recuerdos”, "marque pour les souvenirs". Les emplois restreints dans lesquels l'écriture berbère est généralement restée confinée expliquent sans doute qu'on ait rarement cherché à la perfectionner en séparant les mots, ainsi qu'en notant la tension consonantique et les voyelles, qui pourtant, en raison de la morphologie berbère, font encore plus cruellement défaut que dans les écritures sémitiques.

2.3. On imagine donc volontiers que le verbe *aru* (et ses variantes) "écrire" se rapportait d'abord à l'activité du graveur et signifiait "inciser, graver, entailler". Les parallèles ne manquent pas. Le grec *γράφω*, apparenté à l'anglo-saxon *ceorfan* "couper, faire une entaille", est encore attesté¹²⁾ dans l'*Iliade* avec le sens d'"érafler". A l'origine du latin *scribo* on trouve¹³⁾ aussi les notions d'"inciser" et de "gratter". En arabe, le verbe *kataba* "écrire" semble se rattacher à tout un groupe de "racines" qui ont pour premier et deuxième éléments une dorsale et une dentale et qui expriment très souvent, dans les langues sémitiques¹⁴⁾, l'idée de "fendre, couper", etc. En berbère même, le dialecte du Mزاب conserve peut-être au verbe *ari* "écrire" une partie de sa valeur première lorsqu'il l'emploie¹⁵⁾ au sens de "circoncire".

2.4. On est tenté d'aller plus loin. Si la liaison est fréquente entre "écrire" et "inciser, couper", elle ne l'est pas moins entre "couper" et "ouvrir". L'anglo-saxon *writan* "graver", qui est à l'origine de l'anglais *to write* "écrire", repose¹⁶⁾ sur une base *uer-* "ouvrir violemment, rayer". Un même verbe allemand, *aufreißen*, correspond à "ouvrir violemment" et à "dessiner, tracer". L'arabe *fataha* "ouvrir" n'est pas sans rapport avec *fataqa* "fendre". Le nom féminin *tasarut* "clé" a pour masculin, dans le berbère du Sud marocain, *asaru*¹⁷⁾ qui s'applique à un "canal d'irrigation", c'est-à-dire à un sillon *ouvert*, qui est aussi une *tranchée*. Tout cela nous ramène, mais par une autre voie, au touareg *aru* "ouvrir" et à ses variantes. Peut-on poser une même origine pour ce verbe et pour le verbe "écrire" (kabyle *aru*, etc.)? C'est ce que fait M. Redjala¹⁸⁾, qui réunit les deux familles dans une même liste et note, mais sans autre commentaire, l'association entre "écrire" et "graver". Dans cette hypothèse, la plupart des parlers auraient spécialisé le verbe, l'employant dans un seul des deux sens, "ouvrir" ou "écrire", et le vide ainsi créé aurait été comblé, ici par d'autres lexèmes signifiant "ouvrir", là par l'emprunt *āktab* "écrire" (cas du touareg). Une difficulté subsiste pourtant, puisque quelques parlers, on l'a vu, possèdent deux verbes semblables, mais non identiques, pour "écrire" et pour "ouvrir". Il faudrait donc admettre que la différenciation des sens ait entraîné celle des formes.

3.1. Mais revenons à l'écriture gravée. Dans le nord de l'Afrique, les masses berbérophones avaient dû rester assez indifférentes à l'écriture punique et à l'écriture latine. Quant à l'écriture libyque, elle n'a sans doute pas survécu aux invasions arabes, si même elle a duré jusque là. Lorsque la graphie arabe s'est diffusée en Afrique du Nord (à quelle vitesse et dans quelle mesure?), le verbe berbère *aru* (et variantes) "écrire" a donc suivi sans heurt la même route que ses correspondants indo-

européens: 1) “inciser”, 2) “écrire (en incisant)”, 3) “écrire (par n’importe quel moyen)”.

3.2. En pays touareg, au contraire, la pratique des *tifinaġ* restait vivante. Pour une population qui distingue les gestes et les choses avec une minutie extrême, qui dispose par exemple d’une quinzaine de verbes “frapper”, selon le type du coup, et d’au moins sept noms du “fragment”, selon sa matière, sa taille et sa production¹⁹), l’écriture nouvelle avait peu de points communs avec la gravure de caractères séparés. Réalité différente, elle appelait un mot nouveau, qui fut tout naturellement demandé à l’arabe. Ce n’est donc pas l’emprunt de *äktäb* qui doit nous étonner, mais plutôt la perte du vieux verbe berbère, qui se référait à l’écriture gravée et qui aurait dû survivre avec elle. Sans doute aura-t-il cédé la place à *äktäb* dans un deuxième temps: peu à peu, on a dû appliquer le nouveau venu à toute espèce d’écriture et même aux écrits magiques, comme le précise le P. de Foucauld²⁰). Ce dernier donne cependant l’expression *swär tifinaġ*, littéralement “mettre des caractères d’écriture touarègue sur (quelque chose)”, avec cette observation révélatrice: “Quand on écrit en caractères touaregs, cette expression est souvent employée à la place d’*ekteb*”. Ecrire au moyen de l’alphabet berbère demeure donc une activité spécifique, que l’on ne confond pas avec les autres procédés d’écriture. C’est ce qui a sauvé le nom *tiroṭ* (Ahaggar *terəwt*), dont le sens de “lettre (missive)” est visiblement secondaire. Il faut en effet citer encore, un peu longuement, le P. de Foucauld définissant *terəwt*²¹): “Lettre (missive); amulette consistant en un écrit. Signifie aussi: dessin d’ornement (consistant en lignes, points, figures géométriques, etc., ne représentant rien de vivant ni rien qui existe dans la nature, tracé n’importe comment sur n’importe quoi). Tout dessin consistant en lignes, points, figures géométriques, etc., sans représenter ni personnage, ni animal, ni végétal, ni rien de ce qui se voit dans la nature, qu’il soit sculpté sur le roc, tracé avec une couleur quelconque sur le visage de quelqu’un pour le farder, brodé ou tracé par n’importe quel procédé sur un tissu ou une peau pour les orner, tracé avec n’importe quoi sur du papier, etc., est une *tēreout*.” On ne peut hésiter à reconnaître ici la notion d’une *graphie* servant plus à l’oeuvre de magie qu’à la communication entre les humains. Certes, la plupart des parlars berbères ont fini par ranger cette notion sous le concept général d’écriture et les Touaregs eux-mêmes appellent aujourd’hui *tiroṭ* (*terəwt*) n’importe quelle missive. Mais dans la mesure même où ils n’avaient pas oublié le geste du graveur, ils ont dû recourir à l’emprunt *äktäb* pour désigner une technique qu’ils ne pouvaient pas confondre avec la leur. *äktäb* ensuite a gagné du terrain, sans réussir à effacer toute trace de l’ancienne opposition.

Ainsi pourrait se résoudre l’apparente contradiction qui fut au point de départ de cette recherche, une fois retrouvée l’harmonie entre le lexique et les réalités culturelles.

FUSSNOTEN

- 1) V. L. Galand, „Die afrikanischen und kanarischen Inschriften des libysch-berberischen Typus: Probleme ihrer Entzifferung“, *Almogaren*, IV, 1973, 65–79.
- 2) V. en particulier F. Beguinot, “Sul trattamento delle consonanti *b*, *v*, *f* in berbero”, *Rendiconti R. Accademia naz. dei Lincei*, XXXIII, luglio-ott. 1924, pp. 190–191.
- 3) La documentation sur Ghadamès est tirée de J. Lanfry, *Ghadamès*, II, Glossaire (parler des Ayt Waziten), Alger, Le Fichier périodique, 1973, XVII + 507 pp.
- 4) On trouvera les détails dans D. J. Wölfel, *Monumenta linguae Canariae*, Graz, 1965, pp. 461–462, § 131.
- 5) J. B. Chabot, “Mélanges épigraphiques”, *J. asiatique*, 1921, pp. 77, 86, 88; – F. Beguinot, art. cité, p. 190. Il s’agit de l’inscription libyque *RIL* 7. Sur la translittération adoptée ici, v. L. Galand, “L’alphabet libyque de Dougga”, *Rev. de l’Occident musulman et de la Méditerranée*, 13–14, 1973 (= *Mélanges Le Tourneau*, I), 361–368.
- 6) Selon M. K. G. Prasse, *A propos de l’origine de h touareg (tahaggart)*, Copenhague, 1969, p. 14, “le *h* de Ghadamès (et d’Awdjila) est secondaire, étant le résultat ultime d’une sonorisation de *h*”, mais cette théorie ne va pas sans difficultés. On sera pourtant d’accord avec l’auteur (p. 28) pour estimer que le rapprochement proposé par F. Beguinot n’est pas assuré.
- 7) A. Picard, *Textes berbères dans le parler des Irjen (Kabylie, Algérie)*, t. I, Introduction, Textes, Traduction, Alger, 1958, XXIV + 316 pp. V. le t. II, Glossaire, pp. 453 et 557.
- 8) Les exemples touaregs cités sans autre indication sont dus à l’obligeance de M. M. Aghali Zakara et représentent un parler des Iwlemmeden du Niger. Pour l’Ahaggar, v. Ch. de Foucauld, *Dictionnaire touareg-français, dialecte de l’Ahaggar*, Paris, 4 vol., 1951–1952, 2028 pp.
- 9) V. par ex. Ch. de Foucauld, *Dictionnaire*, II, p. 932 et IV, p. 1557.
- 10) E. Laoust, *Siwa*, I. Son parler, Paris, 1932, p. 229: “Les Touaregs, seuls parmi les Berbères, en possession de caractères alphabétiques spéciaux, ignorent le verbe (*ari*, etc.), mais ils utilisent un dérivé *tereut*, pl. *téra* (. . .)”.
11) Ch. de Foucauld, *Dictionnaire*, II, p. 932 (sous *ekteb*): “Le papier et l’encre sont rares dans l’Ahaggar. Les lettres sont écrites quelquefois sur du papier, plus souvent sur de petits morceaux d’étoffe, quelquefois avec de l’encre, plus souvent avec une matière colorante quelconque, jaune, rouge, verte, etc.; parfois les caractères en sont brodés sur un petit morceau d’étoffe.”
- 12) P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque: histoire des mots*, t. I, Paris, 1968, pp. 235–236. Si ma mémoire ne me trompe pas, F. Beguinot s’interrogeait même sur la possibilité d’un apparentement entre le verbe grec et le verbe berbère, compte tenu de la labiale parfois présente dans ce dernier (conversation de 1947).
- 13) A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine: histoire des mots*, Paris, nouv. éd., 1939, pp. 909–911.
- 14) De nombreux exemples ont été présentés par M. D. Cohen dans ses conférences de 1973–1974 à l’École pratique des hautes études, IVe section.
- 15) J. M. Dallet, “Berbère de l’Oued Mzab. Le verbe (suite)”, *Fichier de documentation berbère*, Fort-National, n° 53, 1957, p. 89. Il est également possible que le verbe ait acquis cette valeur par référence à quelque “écrit” jouant un rôle dans le rituel de la circoncision: une enquête ethnographique serait utile.
- 16) J. Pokorny, *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*, Bern-München, (1959), I, p. 1163: “*uer-*: ‘aufreissen, ritzen’”.
- 17) On retrouve ce nom ailleurs. Pour le Rif, S. Biarnay, *Études sur les dialectes berbères du Rif*, Paris, 1917, p. 14, le traduit par “ravin, gorge, passage ouvert par un cours d’eau entre deux monts”.
- 18) V. M. Redjala, “Un toponyme berbère: Tisira” *Bull. d’études berbères, An II*, Paris–VIII/Vincennes, n° 4, 1974, pp. 23–24.
- 19) V. J. M. Cortade et M. Mammeri, *Lexique français-touareg, dialecte de l’Ahaggar*, Alger, 1967, p. 225 (“frapper”); – Ch. de Foucauld, *Dictionnaire*, I, p. 358 (sous *afres*).
- 20) *Dictionnaire*, II, p. 931 (sous *ekteb*).
- 21) *Dictionnaire*, IV, p. 1557 (sous *têreout*).

ZUSAMMENFASSUNG

Prof. Galand befaßt sich in dieser Studie mit den Wörtern der Berbersprachen, die mit dem Begriffsfeld des Schreibens im Sinne von „einschneiden, ritzen“ und „schneiden, öffnen“ (im Hinblick auf Beschreibgrund Stein auch mit „einschlagen“) zusammenhängen. Die Art des „Schreibens“ im weiteren Sinne ist dafür ausschlaggebend, welche Worttypen für die Kennzeichnung des Schreibvorganges herangezogen wurden, wie auch andererseits die Analyse des betreffenden Wortes selbst über die Art der ursprünglichen schriftlichen Mitteilung Aufschluß geben kann.

Herbert Nowak

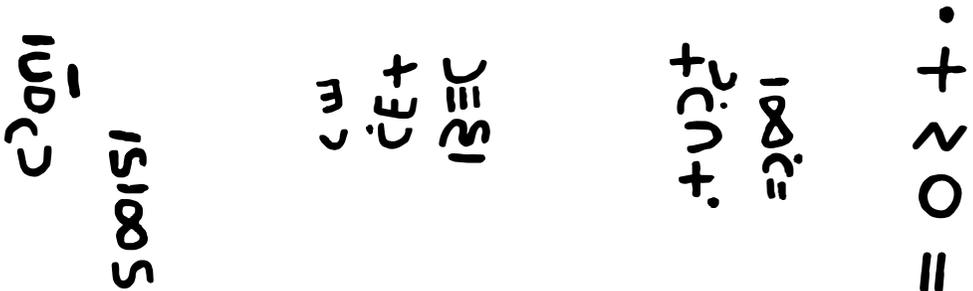
PETROGLYPHEN DER KANARISCHEN INSELN

Neuerscheinung. 1 Band, ca. 40 Seiten Text mit mehreren Kartenskizzen und Illustrationen, 60 Bildtafeln mit 100 Abbildungen und 8 Farbtafeln. Format: 27 x 35,5 cm, Ganzleinen.

Vorbestellpreis bis zum Erscheinen: öS 480,- (ca. DM 69,-)

Der spätere Ladenpreis wird um ca. 25 % höher liegen.

Preis ohne Mehrwertsteuer. Die jeweils gültige Mehrwertsteuer ist zuzuschlagen.



Inschriften des libysch-numidischen Schrifttypus, Insel Hierro